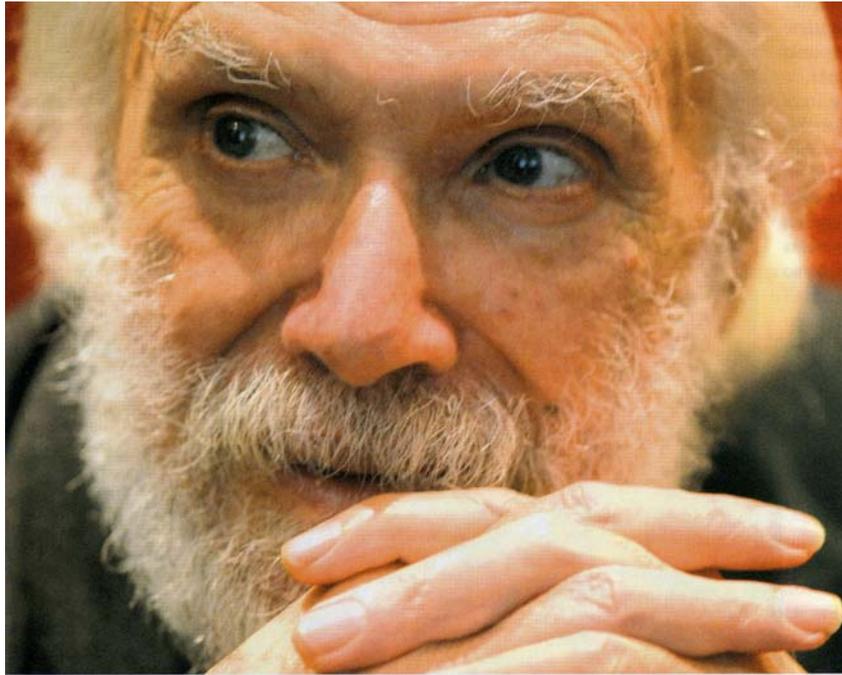


Georges Moustaki

Humanisme d'antan



De l'Égypte il est passé en France et de là à la mémoire musicale de la moitié du monde. Ce n'est pas étrange, donc, que ce vénérable auteur – compositeur – interprète situe l'être humain au-dessus des cartes géographiques et des idées dans chacun de ses "Sept contes du Pays d'Enface"

Texto : MILO J KRMPOTIC
Foto: ROMSI DUASO

Moustaki faiblit à un autre temps et à un autre lieu. Du point de vue culturel, il est une légende de la musique française du XXe siècle, avec comme épice les années 60 et 70. Du point de vue personnel et intime l'histoire de Moustaki commence dans une librairie d'Alexandrie en 1934, carrefour de cultures qui nourrit autant sa nostalgie que son humanisme. Mais, s'il faut parler de littérature, ses « Sept Contes du Pays d'Enface » traitent de sujets autant d'ici et d'aujourd'hui comme la peur qui amène à construire des murs et les guerres du Proche Orient.

Vous êtes l'une des dernières grandes figures culturelles qui réunissent chez lui l'orient et l'occident. Qu'est-ce que vous sentez quand on entend parler de lutte de civilisations ?

Je sens que cette phrase est une évidence. La confrontation est maintenant en première ligne. Il suffit de voir ce qui arrive en Irak, en Asie, en Afghanistan, en Amérique...

Mais, croyez-vous qu'il s'agit vraiment d'une lutte entre l'Orient et l'Occident ?

Globalement oui, mais on pourrait parler aussi de riches contre des pauvres, du Tiers monde contre un monde civilisé... Ce n'est pas quelque chose de si simple

Diriez-vous que cette confrontation nourrit le ton nostalgique de vos contes ?
Ce livre parle de deux choses : de la nostalgie du temps où le Proche Orient était une terre d'harmonie intercommunautaire, et aussi de ce qui se passe aujourd'hui, mais avec une perspective humaniste. Une perspective qui existe dans la réalité. J'ai chanté en Israël, en Égypte, au Liban... Et là il y a des gens qui veulent surpasser ce qui se passe au niveau des pouvoirs officiels
Avez-vous renforcé, donc, le contraste entre les deux situations ?

Entre l'avant et le maintenant ? Oui, bien sûr.

Deux des contes sont concrètement pointés sur le conflit Palestinien - Israélien. C'est là l'origine de tous ces problèmes ?

Soixante ans auparavant, avec la fin du colonialisme traditionnel commence un colonialisme mystique ou religieux quand Israël est occupé par les Juifs de l'Europe a. C'était un nouveau colonialisme avec des raisons plus respectables... Mais avec la progression des problèmes, la partie idéologique, la partie mystique s'est oubliée pour devenir un colonialisme plus traditionnel.

Est-ce que vous voyez une solution pour ce problème ?

Une solution ? Pour moi c'est très simple : qu'Israël cesse d'occuper les terres qui ne lui appartiennent pas. Je ne suis pas politologue, mes aspirations sont humanistes, mais sur le terrain pratique il y a aussi des solutions possibles. Mon conte Ibrahim parle des gens qui ont occupé la terre de son voisin et c'est difficile... J'ai de la famille en Israël : un fils de ma cousine vit sur les territoires occupés. Je lui ai demandé pourquoi et il m'a répondu que parce que c'était meilleur marché (il rit...) c'est le moteur, plus que l'idéologique ou le spirituel. La situation s'est pervertie. Au commencement il s'agissait d'une terre pour les Juifs poursuivis, quelque chose de très louable, mais maintenant c'est un sordide colonialisme.

Dans le conte Ibrahim, vous racontez précisément que l'amour pour la terre peut être au-dessus des drapeaux et des religions. Exactement. J'ai laissé ma terre d'origine, l'Égypte, non pour des raisons historiques ou politiques, si non parce que j'étais curieux de voir l'autre côté du monde. Mais, si j'étais resté à Alexandrie, je n'aurais pas eu à me convertir à l'Islam parce que je ne crois en rien, je ne suis pas religieux, mais oui, j'aurais dû m'adapter à l'ambiance du pays ou bien devenir une présence étrangère privilégiée ou poursuivie.

C'est votre caractère de voyageur universel ce qui vous a fait atteindre cette perspective si réaliste, qui s'accroche au physique et se méfie de l'idée ?

C'est plus ma manière d'être, détachée... C'est ça, précisément ce qui m'a fait avoir envie de voyager. Je ne sens de dépendance d'aucune identité

Et quelle serait votre patrie ?

La Méditerranée

En parlant des voyages : Est-ce qu'il vous reste encore un pays à visiter ?

Non. Je n'avais pas l'ambition de visiter beaucoup de pays, c'était le hasard. Lorsque j'étais un enfant je vivais dans un port, je voyais les bateaux arriver et partir, je voulais visiter l'autre côté du monde. Mais je voulais connaître quelques pays concrets, le Mexique ou le Japon. Quand j'ai commencé ma carrière de musicien et on m'a demandé de voyager au Japon, au Mexique et à d'autres soixante pays, ça m'a fait beaucoup d'illusion. J'adore voyager, mais si je ne voyage pas je suis aussi content.

Des mots musicaux

Un autre sujet de votre livre est ceux des musiciens qui atteignent un tel niveau de perfection qu'ils changent leur vie en mélodie.

S'agit-il d'un désir ardent personnel, peut-être ?

C'est quelque chose d'inaccessible. Je ne crois pas que je sois capable d'arriver jamais à ce point, bien que ce soit un idéal merveilleux.

Pourquoi chacune de ces pièces a-t-elle fini par prendre la forme d'un conte au lieu de se convertir en paroles d'une chanson ?

Pour une question d'espace. La chanson est très brève et elle est soumise à quelques règles très précises : transmission orale, trois minutes de durée... Mais aussi parce que j'aime écrire en prose. J'ai été

journaliste pendant deux ans et je sens toujours la nostalgie de la page, d'écrire de la littérature.

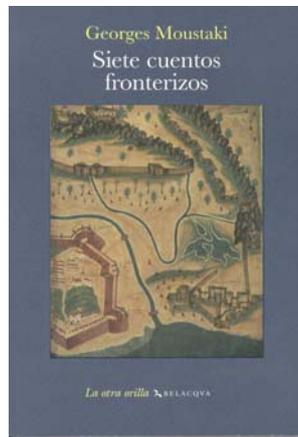
Vous vous sentez plus libre... donc Plus libre, jamais.

Pourquoi ?

Parce que la liberté est quelque chose de si relatif.... Si personne ne censure, alors on se censure soi-même.

La littérature vous amène à perdre la proximité de la réaction du public. Mais : qu'est-ce qu'elle vous fournit ?

J'ai écrit des chansons pour d'autres avant de les écrire pour moi-même. C'était pas moi le récepteur des réactions du public, mais Edith Piaf ou quelqu'un d'autre... Je n'écris pas pour avoir une réaction. Se produire en direct est une très forte aventure, mais j'écrivais bien avant de sortir sur la scène.



Lequel des sept contes vous a plus satisfait ?

Ibrahim. C'est le premier que j'ai écrit. Je voulais écrire un script cinématographique mais je ne savais pas comment le faire, alors j'ai écrit un conte. Ça n'a pas été facile mais ça a été fluide. Lorsque j'ai fini, j'en ai commencé un deuxième. J'ai parlé avec mon editrice et elle m'a demandé plus de contes. J'avais déjà pris le rythme et j'ai travaillé pendant un été. ... Les nouvelles choses m'attirent. J'ai participé à un film, et je ne me suis pas plu, je suis un acteur très mauvais, mais je veux éprouver des choses.

Et qui sera le suivant ?

Si j'ai de l'argent, j'aimerais un jour diriger un film. Peut-être pas en solitaire, mais j'ai écrit, j'ai chanté, j'ai composé de la musique, j'ai joué dans un film, j'ai peint... Il ne me reste qu'à diriger un film.

Maintenant, si vous prenez en considération votre carrière de compositeur : quels sont les auteurs littéraires que vous sentez

qui vous ont le plus inspiré ou influencé ?

C'est difficile, parce que je suis pratiquement né dans une librairie, et j'ai la tête pleine avec la littérature de toutes les périodes de ma vie. Mais concrètement j'ai écrit des chansons en pensant aux auteurs comme Stendhal ou Jorge Amado, gens de mots très juteux. Amado, qui a été un grand ami, écrivait une littérature avec des mots musicaux, pleins de goût...